

ALENA MORNŠTAJNOVÁ

HANA

ROMAN

TRADUIT DU TCHÈQUE PAR
BENOÎT MEUNIER



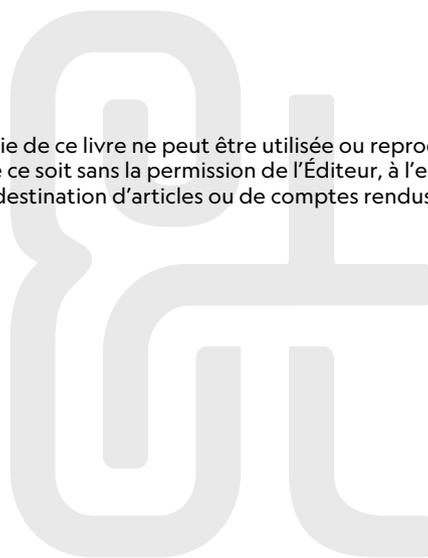
LES ÉDITIONS 
BLEU ET JAUNE



MINISTRY OF CULTURE
CZECH REPUBLIC

La publication de ce livre
a été soutenue
par le ministère de la Culture
de la République tchèque.

Aucune partie de ce livre ne peut être utilisée ou reproduite d'aucune
manière que ce soit sans la permission de l'Éditeur, à l'exception
d'extraits à destination d'articles ou de comptes rendus.



Prix du livre tchèque 2018

Titre original:

Hana

© Alena Mornštajnová, 2017

© Host – vydavatelství, s.r.o., 2017

© Les Éditions Bleu & Jaune, 2022, pour la traduction française

Collection : « Fiction Europe »

CHAPITRE PREMIER

FÉVRIER 1954

Je n'ai jamais compris pourquoi les adultes disaient aux enfants qu'être obéissant et bien élevé finissait toujours par s'avérer payant. Si j'avais été une petite fille modèle, mon nom serait aujourd'hui gravé sur une pierre tombale, comme ceux des parents de ma mère, mamie Elsa et papi Ervin, qui sont morts bien avant ma naissance, ou comme ceux de mamie Ludmila et papi Mojmir, près de la tombe desquels on allumait toujours des bougies dans des petites coupelles brunes, même si, pour ça, il fallait remonter tout en haut du cimetière.

Le dimanche après-midi, par beau temps, tandis que mes amies allaient faire des promenades en famille au parc ou flânaient dans les rues, maman nous faisait enfiler nos vêtements du dimanche, Dagmara, Ota et moi, puis nous poussait sur le pas de la porte de l'horlogerie qui avait autrefois été la nôtre, et dans laquelle papa, à présent, ne pouvait plus que travailler pour un salaire de misère, tandis que maman avait le droit de passer gratuitement la serpillière sur le sol crasseux du rez-de-chaussée.

Chaque dimanche, après le déjeuner, maman lavait la vaisselle puis mettait son petit chapeau noir, déposait Ota dans son landau ou, quand il fut plus grand, le prenait par la main, et nous nous dirigions vers le cimetière. Le trajet me semblait interminable. Il fallait contourner l'église pour aller vers la rivière et franchir le pont, traverser toute la ville basse qui, pour une raison que j'ignorais, s'appelait Krásno, «La Belle», longer le grand parc du château jusqu'aux toutes dernières maisons, franchir le portail du cimetière et attendre que maman ait fini de balayer les tombes, d'arranger les fleurs dans leurs vases et

d'allumer les bougies. Pendant ce temps, elle s'adressait aux défunts et leur racontait tout ce qu'il y avait de neuf à Meziříčí, « Entrerives » : qui était né, qui était mort, ce qu'on disait en ville, comment se portaient les voisins et les dernières frasques commises par nous, les enfants.

Je n'osais rien dire et me contentais de pousser de longs soupirs afin que maman comprenne à quel point j'en avais assez d'attendre, mais cela ne l'empêchait pas de me dire à chaque fois :

— Ne fais pas cette tête. Sans eux, tu ne serais pas là.

Plus tard, lorsque d'autres noms se sont ajoutés à la pierre tombale et que celui de maman était parmi eux, je la revoyais toujours, debout près de la tombe, chaque dimanche, en train de parler à ses proches. Et le fait qu'elle soit maintenant avec ceux qui lui avaient tant manqué me consolait.

Si mon nom ne figure pas parmi les inscriptions dorées de la pierre tombale, c'est uniquement parce que, parfois, il vaut mieux être désobéissante et insolente. Si vous n'êtes pas d'accord, inutile de continuer à lire. Et, surtout, ne mettez pas ce livre dans les mains de vos enfants.

L'hiver de cette année-là, celle de mes neuf ans, celle qui devait entièrement bouleverser ma vie, était un bel hiver, blanc et froid, mais qui semblait interminable dès février. Le redoux n'arriva qu'à la toute fin du mois, la neige commençant à fondre et les glaces à se disloquer.

Par endroits, la rivière qui sépare Meziříčí et Krásno préférait se traîner humblement plutôt que se hâter de rejoindre des rivières plus grandes, et, comme la neige des monts environnants ne fondait que lentement, n'accélérait encore qu'à peine le courant et ne gonflant que légèrement les flots, elle semblait nous inviter à faire une courte croisière sur un des blocs de glace à la dérive.

En ce mois de février 1954, alors que le mal était déjà aux aguets, encore profondément enfoui sous la ville, chaque jour, après l'école, nous courions fiévreusement jusqu'à la rivière afin de vérifier si la glace commençait à se fendre et à se détacher par blocs, et si les eaux coulaient avec assez de force pour que nous puissions monter sur l'un d'entre eux, nous laisser filer avec le courant sur quelques mètres et vivre ainsi à notre tour l'aventure que nous avaient décrite les jumeaux Eda et Mirek Zedníček, des élèves de sixième qui avaient eu l'occasion de faire eux-mêmes de telles descentes quelques années plus tôt, alors que l'hiver était tout aussi rigoureux.

Quelques jours plus tard, la glace avait commencé à se rompre et le milieu de la rivière s'était dégagé, laissant des plaques de glace descendre lentement au fil du courant. L'heure tant espérée, tant préparée était enfin venue.

Je me tenais sur le pas de la porte de la cuisine, serrant dans une main mon bonnet rouge à pompon et mes gants dans l'autre.

— Où es-tu allée chercher une idée pareille ? s'écria maman, surprise, quand je lui demandai si je pouvais aller faire de la luge avec Jarmilka.

Dans la cuisine, il faisait bon et chaud, l'air embaumait, car maman était en train de faire des petits gâteaux pour son anniversaire.

— La neige fond, elle est trempée, tu vas être toute mouillée.

Je tendis la main en direction de la plaque qui sortait du four, mais la retirai aussitôt : la tôle était brûlante.

— Justement. C'est la dernière occasion de faire un peu de luge, non ?

Maman me lança un regard soupçonneux :

— Mira, ne t'avise pas de descendre du côté de la rivière.

Le fait que maman devine ce que nous avions en tête, Jarmilka Stejskalová, les jumeaux Zdeníček et moi, et qu'elle

me défende expressément de descendre à la rivière me laissa entendre qu'elle aussi, alors qu'elle n'était pas encore adulte et d'une prudence extrême, avait tenté de faire une descente sur un bloc de glace. Et il y en avait tant, des choses que je n'avais pas le droit de faire pour ne pas me blesser !

Il était défendu de monter au grenier pour ne pas se cogner contre de vieilles affaires et ne pas tomber par la fenêtre. Il était aussi défendu de descendre à la cave pour ne pas glisser dans l'escalier. Et il en était encore défendu d'aller sur le balcon, car la structure délabrée pouvait s'écrouler dans la cour pavée. Au bout du compte, quand on entend le mot « défendu » dans chaque phrase, on finit par ne plus le prendre au sérieux.

— Mais non, voyons. Avec Jarmilka, on va juste monter sur la colline, derrière le jardin des Zedníček, dis-je en me fourrant un gâteau brûlant dans la poche.

Maman était très belle, et quand elle me prit dans ses bras elle était aussi chaude que le poêle et sentait bon le sucre vanillé. Mais, à cet instant, ses grands yeux bruns qui me semblaient toujours si tristes que j'avais peur de les regarder en face se posèrent sur moi avec suspicion, comme s'ils lisaient mes pensées les plus secrètes.

— Jarmilka m'attend, lançai-je en fermant mon manteau, après quoi je fis les lacets de mes chaussures montantes et j'enfonçai mon bonnet sur ma tête.

Maman me tendit un autre petit gâteau :

— Prends-en un pour Jarmilka.

Je sortis, saisis la bride de la luge de Jarmilka et me précipitai en direction de la grand-place. Les yeux brûlants de maman me perçaient le dos.

— Au revoir, madame Karásková, et merci ! s'écria Jarmilka.

Elle rejeta en arrière la longue tresse blonde que je lui envais tant malgré notre amitié, car tous les garçons de la classe la lui tiraient avec admiration, je lançai un sourire innocent

à maman et mordis dans mon gâteau. Au bout de la rue, je tournai à gauche.

— Mais où vas-tu ? me demanda Jarmilka en tirant sur la bride pour m'arrêter. On ne va quand même pas faire tout le tour de la ville.

— Je ne veux pas que maman voie que je descends à la rivière.

— Tu exagères. Elle ne voit pas à travers les maisons.

Je jetai un œil dans la rue. Au premier étage d'une maison au crépi écaillé, un rideau trembla. Il m'avait semblé voir la vieille Beneška en train de veiller à la fenêtre pour surveiller toutes les allées et venues de la grand-place. Je forçai le pas :

— On ne sait jamais. Il suffit qu'on croise quelqu'un et c'est la catastrophe.

— Et tu n'auras que de la purée de pois pour le dîner, dit en riant Jarmilka qui trottnait derrière moi, résignée.

Je détestais la purée de pois, et maman le savait bien, c'est pourquoi, lorsque j'avais été insolente ou fait quelque chose que selon mes parents je n'aurais pas dû faire, on m'en servait au déjeuner comme au dîner. J'étais à table avec les autres, je les regardais se régaler de galettes de pommes de terre à la confiture maison et d'autres bons petits plats tandis que moi, je devais me contenter d'une bouillie verte. Intérieurement, je faisais la grimace, et je disais tout haut :

— Ça vaut toujours mieux que si papa avait sorti son ceinturon.

Punition qu'il m'arrivait de ne pouvoir éviter, plus souvent d'ailleurs que mon petit frère et ma petite sœur. Et, ce jour-là, j'aurais mérité le ceinturon. Je n'en doutais pas une seconde.

Mes chaussures marron furent trempées avant même que j'arrive à la rivière, et le froid se glissait sous mes ongles à travers mes gants. Les Zedníček nous attendaient déjà sur la berge, sous l'église au crépi blanc et au toit couvert de bardeaux.

Ils couraient sur la neige à moitié fondue en s'efforçant de séparer les blocs de glace amassés près de la rive à l'aide de bâtons. Dès que le bloc glissait sur la surface, il était happé par le courant et se mettait à descendre, d'abord lentement puis de plus en plus vite, jusqu'à un petit barrage situé une cinquantaine de mètres en aval, où il était arrêté par un monceau de glace écrasée.

À cet instant, je sentis mon courage m'abandonner. Ce fut certainement aussi le cas de Jarmilka, qui s'assit sur sa luge et me dit :

— Je reste là à te regarder.

— Trouillard, lança sur un ton méprisant Eda Zedníček.

Je compris alors que si je ne pouvais pas avoir le dessus sur Jarmilka par la beauté, je pourrais au moins l'avoir par mon courage. Les garçons la tiraient peut-être par sa tresse, mais moi ils me désigneraient pendant des années en disant aux plus jeunes : « C'est celle qui a descendu la rivière sur un bloc de glace. »

Je regardai Eda libérer avec adresse un autre morceau de glace, grand comme la descente de lit de la chambre de papa et maman, puis se hisser au beau milieu, se guider sur le fond de l'eau avec son bâton et descendre lentement le courant en direction du barrage. Nous courûmes le long de la rive tandis qu'Eda, campé sur son bloc de glace, maintenait son embarcation de fortune dans les eaux les plus tranquilles avec son bâton qu'il piquait dans le fond, se dirigeant vers le barrage à une distance raisonnable de la rive. Facile, me dis-je. Sauf peut-être au moment de monter sur le bloc.

Tandis que nous remontions jusqu'à la luge, on me donna divers bons conseils qui achevèrent de liquider mon courage :

— Surtout, tiens-toi bien au milieu du bloc, pour ne pas glisser dans l'eau. Et reste près du bord, là, on a encore pied. Au milieu, le courant est trop fort, il pourrait t'emporter, même moi je ne pourrais pas résister. Plante ton bâton par le côté, si tu le plantes devant toi, tu risques de chavirer.

Si mes jambes tremblaient, ce n'était pas de froid, mais de peur. Eda et Mirek m'aidèrent à détacher un bloc de glace.

— Monte ! s'écria Eda.

Je sautai sur la glace, mais, entre-temps, le courant l'avait fait légèrement dériver, de sorte que je retombai sur le bord du bloc, qui se mit à osciller, et je glissai.

Pendant mon vol plané, j'eus le temps d'écartier les bras et de sentir que je tombais sur la surface, puis que je plongeais dans une eau qui, au départ, n'était pas froide du tout, mais qui très vite m'enserra comme des gigantesques tenailles, s'insinua dans mes oreilles, mes yeux et mon nez, m'écrasa vers le fond boueux et chercha à m'emporter quelque part dans l'obscurité. Avant même que j'aie eu le temps d'avoir peur, une main m'avait saisie par un pan de mon manteau et m'avait remontée au-dessus de la surface.

— Je t'avais bien dit de ne pas monter au bord du bloc, dit Eda.

Il se tourna vers Mirek et ajouta d'un air dédaigneux :

— C'est toi qui as eu l'idée stupide de ramener des filles ici. Maintenant, ça va barder.

Jarmilka se tenait sur la berge et pleurnichait. Je retirai immédiatement mon lourd manteau gonflé d'eau et me mis à l'essorer. Je ne pouvais pas rentrer comme ça, mais j'avais horriblement froid. J'eus l'idée de faire un feu pour faire sécher mes vêtements et me réchauffer : je voulus demander des allumettes aux garçons, mais je claquais tant des dents que je ne pus prononcer un mot.

— Arrête de chialer comme ça. Prête-lui ton manteau et raccompagne-la chez elle, dit Eda à Jarmilka.

De mauvais gré, elle défit les boutons de son manteau, qu'elle déposa sur mes épaules. Ça ne changeait pas grand-chose. À présent, nous étions deux à trembloter.

— Si vous dites à qui que ce soit qu'on était ici avec vous,

je vous casse la figure, même si vous êtes des filles. Et maintenant, magnez-vous de rentrer, poursuivit Eda en faisant un signe à Mirek, après quoi ils partirent en courant sur la colline.

Je déposai le manteau trempé sur la luge et nous prîmes le chemin le plus court pour rentrer. Le froid qui me mordait la peau me poussait à forcer le pas. Deux rues avant d'arriver devant la maison, je rendis à Jarmilka son manteau humide ; elle l'enfila avec joie, me lança un regard de compassion et me laissa à mon triste sort. J'avais toujours l'espoir qu'avec un peu de chance je parviendrais à monter les marches sans me faire remarquer, puis à passer en douce près de la cuisine, à monter en courant jusqu'à la chambre du deuxième étage où nous dormions, mon frère, ma sœur et moi, et d'enfiler discrètement des vêtements secs.

Avant ce jour-là, je n'avais jamais remarqué que les gonds de la lourde porte d'entrée avaient tant besoin d'être graissés, que les marches de l'escalier grinçaient et que si je n'allumais pas la lumière, ce que je ne pouvais évidemment pas faire, je ne verrais pas la marche suivante.

— La lumière ne marche plus ? dit une voix qui venait d'en haut, puis une ampoule s'illumina et je restai figée au milieu de l'escalier.

En regardant derrière moi, je me rendis compte que, de toute façon, je n'aurais jamais pu passer incognito : à chaque pas, je laissais derrière moi une petite flaque d'eau.

— Ce n'est pas Dieu possible ! s'écria maman.

Elle se jeta sur moi, me tira jusqu'en haut de l'escalier et se mit en devoir de retirer mes vêtements trempés.

— Mais qu'est-ce que tu as encore fait ? Je t'avais bien dit qu'il était défendu de descendre à la rivière.

D'une main, elle enlevait mes bas dégoulinants et, de l'autre, elle donnait une fessée sur mon derrière gelé. J'étais surprise : c'était la première fois que maman me battait.

Ses coups ne faisaient pas mal, mais ils étaient extrêmement humiliants.

— Non ! m'écriai-je, ce n'est pas vrai ! Je ne suis pas allée à la rivière. J'ai fait de la luge avec Jarmilka. Mais la neige est toute mouillée, c'est pour ça que je suis trempée.

Je finis par fondre en larmes de honte, de froid et surtout de peur. Mon frère et ma sœur apparurent dans l'embrasement de la porte, mais, quand ils virent que j'étais en train de recevoir une correction, ils firent machine arrière. En bas, la porte d'entrée s'ouvrit : papa avait entendu nos cris depuis son horlogerie et il était monté pour voir ce qui se passait.

— Espèce de sale petite menteuse ! disait maman, en colère, tandis qu'elle me frottait tout le corps avec une serviette à m'en faire mal, après quoi elle me fourra sous un édredon.

— Mets vite du thé à chauffer, dit maman à papa en déposant une couverture de plus. Tu veux attraper une pneumonie et mourir ?

Qu'est-ce que c'était que cette question ? Pourquoi voudrais-je mourir ?

— Je ne suis pas allée près de la rivière, je suis tombée dans la mare, dis-je en sanglotant. Ce n'est pas ma faute, vraiment.

Maman déposa la tasse de thé sur ma table de nuit, m'enfila sur la tête un bonnet en laine, glissa une bouillotte à mes pieds et referma la porte derrière elle. Je me pelotonnai sous mon édredon, m'efforçai de serrer la bouillotte avec mes pieds gelés et continuai de pleurer tout bas. J'avais froid et j'étais désolée que papa et maman soient fâchés contre moi. Je n'aurais peut-être pas dû mentir, j'aurais peut-être dû dire qu'on m'avait poussée dans l'eau, j'aurais peut-être dû...

Un peu plus tard, une douce chaleur se répandit dans mon corps ; j'entendis dans un demi-sommeil qu'on ouvrait la porte à chaque instant, qu'une main se posait sur mon front, et je me dis que, après tout, maman ne m'en voulait peut-être pas

tant que ça, que je parviendrais peut-être à éviter le ceinturon et que je m'en tirerais avec de la purée de pois pour le dîner.

Papa avait l'étrange faculté de marcher sans faire aucun bruit, de sorte que, parfois, on avait l'impression qu'il n'était pas passé par la porte, mais qu'il avait traversé les murs ou le plancher, comme un fantôme. Il passait ses journées au rez-de-chaussée, dans l'atelier de l'horlogerie, penché sur sa table de travail, à réparer des mécanismes. À force de rester tout le temps assis comme ça, il avait le dos voûté et marchait légèrement penché en avant. Comme il avait les cheveux abondants mais presque entièrement blancs, il semblait plutôt être le père de maman que son mari.

Quand j'étais petite, si petite que je n'allais pas encore à l'école maternelle et que mon petit frère, Ota, était encore caché dans les jupes de ma mère, je me demandais comment maman, qui était si belle, avait bien pu se marier avec un homme si vieux, et je lui avais posé la question.

— Il a bien fallu qu'elle m'épouse, avait répondu papa. Car si j'ai les cheveux blancs, c'est à cause d'elle.

— C'est vrai, dit maman en donnant une tape sur son épaule voûtée. Mais tu ne regrettes pas, n'est-ce pas? Qui d'autre que moi accepterait de te descendre ces litres de thé à l'atelier? Tu sais combien il y a de marches?

Dix-huit. L'étroit escalier avait dix-huit marches, et, depuis que l'horlogerie n'était plus à nous mais à l'État et que des maçons avaient muré la porte reliant la boutique à l'escalier, à chaque tasse de thé, maman devait sortir dans la rue et entrer dans le magasin par la porte principale, ce qui était surtout désagréable en hiver, ou quand il pleuvait.

Papa passait le plus clair de son temps à l'atelier, non seulement les jours ouvrables, quand le magasin était ouvert, mais aussi les dimanches. Il ne montait chez nous, à l'appartement,

que pour manger et dormir. Pendant le déjeuner et le dîner, il parlait à maman des mécanismes qu'il était en train de réparer, et maman l'écoutait comme s'il racontait les aventures les plus incroyables. Avec nous, les enfants, il ne parlait guère, et quand maman devait partir et qu'il se retrouvait seul pour s'occuper de nous, il en était tout à fait désarçonné. Ce n'était certainement pas faute de nous aimer. C'était plutôt qu'il ne savait pas s'y prendre avec les enfants, et qu'il attendait que nous ayons grandi pour que nous puissions écouter ses histoires de rouages et d'engrenages avec autant d'intérêt que maman.

Ce dimanche-là, le jour où ma vie s'engagea sur une mauvaise pente, papa était d'humeur maussade, même s'il faisait tout pour ne pas le montrer. Au départ, je pensais qu'il était en colère à cause de mon bain glacé, mais, cette fois-ci, je n'y étais pour rien. Maman fêtait ce jour-là ses trente ans, et papa était mal à l'aise parce que la fête allait perturber sa routine quotidienne. Il ne pouvait pas se rendre dans son atelier, se mettre à sa table de travail et réparer ce qui pouvait l'être. Il fallait qu'il s'assoie dans le salon, à la table dressée pour un jour de fête, avec sa femme, ses trois enfants et sa belle-sœur, Hana, avec qui il aurait été incapable de renouer une relation normale même s'il l'avait voulu.

La raison en était simple : elle était le reproche incarné. Chacune de ses paroles, chacun de ses gestes lui montrait à quel point elle ne l'aimait pas. Passer du temps à table avec elle était pour papa aussi insupportable que pour moi.

Moi, j'avais peur de tante Hana. Elle restait assise sur sa chaise comme un grand papillon de nuit tout noir, le regard fixe. Elle ne portait jamais aucun vêtement de couleur. Par-dessus sa robe noire aux longues manches, elle passait, été comme hiver, un chandail noir à poches, aux pieds des bas noirs et des chaussures montantes à lacets. Je ne l'ai jamais vue sans fichu sur la tête, ce qui me paraissait compréhensible

puisque, même si elle n'était pas si vieille que ça, j'avais remarqué que les cheveux qui dépassaient étaient tout blancs.

— Mais pourquoi elle ne retire jamais son pull ? demandai-je à maman.

— Tu as bien remarqué comme elle est maigre, répondit-elle. Et les gens maigres sont frileux.

— Mais si elle mangeait comme il faut, elle ne serait pas aussi maigre. Elle ne fait que grignoter les tranches de pain qu'elle a dans les poches. Pourquoi elle ne mange pas un vrai plat ?

Est-ce que ça voulait dire que les adultes pouvaient faire des miettes partout où ils voulaient alors que nous, les enfants, nous n'en avons pas le droit ?

— Ces questions me fatiguent. Qu'est-ce que ça peut bien te faire ? Est-ce que tante Hana te dit ce que tu dois faire ou ne pas faire, elle ?

Et c'était la vérité. Tante Hana était bien le seul adulte que je n'avais jamais entendu prononcer le mot « défendu ». Du reste, je l'avais rarement entendue prononcer le moindre mot, car elle ne parlait presque jamais, elle se contentait de regarder. D'un regard étrange. Comme si elle regardait sans voir. Comme si elle était partie, mais avait oublié son corps sur sa chaise. Par moments, j'avais peur qu'elle ne s'effondre, et qu'il ne reste d'elle, par terre, qu'un tas de frusques noires.

J'aurais pu me douter que maman prendrait la défense de tante Hana. Tante Hana était sa grande sœur, et c'était aussi la seule parente que nous ayons. Maman l'aimait beaucoup, ce qui me surprenait étant donné que tante Hana ne manifestait jamais le moindre intérêt pour quoi que ce soit. Une fois, à son arrivée, je l'avais vue avoir un geste de recul alors que maman voulait la prendre dans ses bras : on aurait dit qu'elle s'était brûlée à son contact. Maman lui souriait toujours, lui parlait sur un ton apaisant, comme on parle à une petite fille,

et je crois que si tante Hana le lui avait demandé, elle serait partie lui décrocher la Lune. Mais ma tante ne demandait jamais rien à personne. Elle restait assise dans le salon, les yeux dans le vide, émettant parfois une réponse lapidaire d'une voix parfaitement identique à celle de maman.

On s'assit donc à table pour le repas de fête, et je m'attendais vaguement à recevoir de la purée de pois au lieu du filet de bœuf en sauce traditionnel. Il est vrai que je n'avais pas vu maman en préparer lors de mes expéditions de reconnaissance à la cuisine, l'après-midi, mais son air distant me laissait supposer que l'affaire du bain glacé de la veille n'était pas tout à fait classée.

Je fus servie comme les autres. Maman avait-elle décidé de m'accorder sa grâce à l'occasion de ses trente ans ? Je commençais à l'espérer quand vint le moment du dessert. De magnifiques, de délicieux petits choux à la crème recouverts de glaçage brillant et achetés spécialement pour fêter l'événement à la pâtisserie de la grand-place.

Maman souleva chacun des choux à l'aide d'une pince en argent, et les déposa l'un après l'autre sur les petites assiettes frangées d'or qu'elle ne sortait du secrétaire que pour les occasions les plus extraordinaires. Elle posa la première assiette devant ma tante, puis les autres devant papa, Dagmara et Ota. Puis elle regarda autour d'elle et dit :

— Et le dernier, c'est pour moi.

— Et moi ? demandai-je sur un ton brusque, car je savais déjà quelle serait la réponse.

— Toi, tu ne mérites pas de gâteau. Tu es allée à la rivière alors que tu savais que c'était défendu, et, en plus, tu m'as menti.

Je me mis à pleurnicher. Tout le monde me regarda. Mon frère et ma sœur avec compassion, et tante Hana avec l'air de ne pas comprendre. Papa se contenta de hocher la tête et dit :

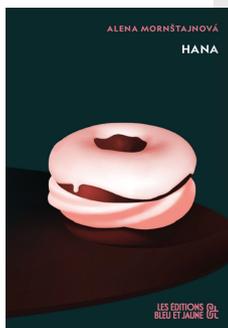
— Ne pleure pas ou je vais chercher mon ceinturon. Et, crois-moi, tu t'en sors à bon compte.

— Eh bien, dans ce cas, bon appétit, dis-je en repoussant ma chaise si violemment qu'elle faillit tomber, puis je m'enfuis dans ma chambre.

J'entendis encore la voix de mon père qui disait :

— Et insolente, avec ça. J'aurais dû la rosser.

— Mais c'est mon anniversaire, dit maman sur un ton apaisant, et je n'entendis pas la suite parce que j'avais monté quatre à quatre l'escalier en bois qui menait jusqu'à la chambre des enfants, au deuxième. Là, je me jetai sur mon lit et pleurai tout haut de rage. Si haut que je n'entendis pas le mal qui était né sous la ville, et qui avait fait irruption ce jour-là dans notre maison. De mes yeux mouillés de larmes, je ne le vis pas tendre vers nous ses doigts avides, étrangler tout espoir et semer la mort. Je ne me doutais pas qu'il se tenait là, à table, invisible et silencieux, en train de guetter ses victimes.



ACHETER LE LIVRE

